

Le français se meurt! Vive le français!

Voyage dans l'Ouest canadien en août 2022

Pourquoi franchir l'immense territoire de l'Ouest anglophone alors que d'emblée, la francophonie m'attire?

Enfant, je découvre grâce à l'intérêt de ma mère pour l'histoire et la géographie, l'existence du valeureux Louis Riel. Je saisis mal à cette époque, la nature du combat de cet homme, Métis et francophone. Le Manitoba prend malgré cela la connotation d'un parent aussi sympathique qu'éloigné.

Cette famille hypothétique s'enrichit de la présence de l'écrivaine manitobaine Gabrielle Roy auteure du roman *Bonheur d'occasion*. À la lecture de *La détresse et l'enchantement*, je découvre que sa recherche identitaire la conduit, en début de carrière, en Europe où elle passe un long séjour en Angleterre. Je m'explique mal ce choix de destination, vu son isolement francophone manitobain.

Tout imbriquée dans ma propre recherche identitaire francophone et européenne, ce n'est que beaucoup plus tard que je devore les ouvrages de l'anthropologue Serge Bouchard et de Marie-Christine Lévesque. Ce duo s'est acharné à révéler au monde de *remarquables oubliés* de l'histoire, précisément ceux qui serpentent dans l'Ouest en général tout en portant le fait français. Je découvre les Québécois Marie-Anne Gaboury et Jean-Baptiste Lagimonière, grands-parents de Louis

© 2022. Monique Danis, Tous droits réservés.

Riel d'une part, et d'autre part, le père Albert Lacombe, lesquels se démarquent au Manitoba, en Saskatchewan et en Alberta.

Alors que le projet de voyage se développe, d'autres lectures sur les traces francophones s'imposent. L'auteur Joseph Boyden brosse magistralement les portraits de *Louis Riel et Gabriel Dumont*. Riel, que je reconnais enfin comme Père du Manitoba, pendu à Regina et Dumont, son chef d'armée qui s'illustre quinze ans plus tard en perdant la bataille de Batoche en Saskatchewan.

Restée sur ma soif de saisir les enjeux des Métis s'opposant aux politiciens fédéraux et orangistes de l'époque, je poursuis ma recherche via le livre de Laure Bouvier *Une histoire de Métisses*. L'auteure, qui vit au Québec, effectue un retour initiatique au Manitoba pour régénérer les fibres métisses de ses ancêtres.

Plus récemment, je plonge dans la lecture de *Ligne brisée*, de l'auteure Katherena Vermette, Métisse née à Winnipeg.

Le nord de l'Ontario comporte également les traces de son passé largement francophone. Bernard Émond, réalisateur de cinéma et écrivain, met en relief la ville de Kapuskasing dans *Le fils de Doria*, une

des nouvelles de l'ouvrage *Quatre histoires de famille*.

Quant à Jocelyne Saucier, elle fait tout un tabac avec son roman *Il pleuvait des oiseaux* évoquant en trame de fond l'incendie de grande envergure de 1916 ayant ravagé Matheson et d'autres petites communautés des alentours.

L'évidence de la présence française passée constitue un point d'intérêt majeur en ce qui me concerne. Qu'en est-il maintenant? Qu'est-il devenu? C'est ce que je veux palper.

*

Le choix du circuit

Ainsi se dessine le circuit de milliers de kilomètres à partir de Nicolet en fonction des lieux où dormir et où constater des points d'intérêt.

En Ontario : le Parc provincial Algonquin, Sault Ste. Marie, Marathon et Ignace;
au Manitoba : Saint-Boniface;
en Saskatchewan : Moose Jaw;
en Alberta : Drumheller, Evansburg et Edmonton;

Sur le chemin du retour, en Saskatchewan : Saskatoon;
au Manitoba : Minnedosa;
en Ontario : Fort Frances, Red Rock et Kapuskasing;
au Québec : Rouyn-Noranda, Val-d'Or, Mont-Laurier.

*

La préséance du statut de voyageur sur la notion de voyage

Dès la première nuit au Parc provincial Algonquin, nous sommes confrontés à une pluie torrentielle qui met en doute l'imperméabilité de l'équipement de camping et nous garde éveillés de longues heures alors qu'un deuxième trajet de 600 kilomètres nous attend au lever du jour.

Il s'agit d'une situation urgente à régler pour la suite des choses. Cela augure d'autres écueils possibles.

Au-delà de la notion de voyage, nous entrons dans l'appropriation de l'esprit de *voyageurs*.

Mes lectures me rappellent que les francophones du Québec s'aventurant dans l'Ouest pour découvrir ce territoire tout en faisant le commerce des fourrures étaient nommés *voyageurs* tout comme on dit navigateurs ou cultivateurs.

Dès lors, nous devenons des *voyageurs* qui développent leur avancée à coup de concertations, d'ingéniosités, de mises au point, de choix. Comme les *anciens*.

*

La morphologie du territoire

Le territoire canadien se particularise par une grande diversité de paysages. La province de l'Ontario, de loin la plus large par rapport aux autres, se démarque par le sol rocheux du Bouclier canadien, un relief vallonné, une forêt abondante, des lacs immenses.

La Transcanadienne se fait sinueuse en épousant les falaises de roc à contourner.

Le sol s'aplanit dès l'arrivée au Manitoba et se couvre de cultures céréalières. La route rappelle un long ruban qui s'étire jusqu'à l'horizon qu'on peine à situer en termes de distance.



La frontière entre cette province et la suivante ne s'explique que politiquement puisque l'horizontalité se maintient en Saskatchewan.

Ici et là, des silos à grains, des éoliennes...



... et des puits de pétrole apparaissent.

La configuration des prairies s'étire en Alberta, bien qu'une sensation de sécheresse désertique s'annonce. Les sites préhistoriques si convoités par

les chercheurs scientifiques et les touristes curieux d'exotismes avoisinent la rivière Red Deer.



*

L'état du français

Lors de la traversée de l'Ontario, nous nous réjouissons d'observer la présence du français. Des noms de villes et de petites localités, par exemple, Sault Ste. Marie, Fort Frances, Ignace évoquent la présence initiale des *voyageurs* francophones. Des enseignes de commerce aussi, comme le Charbonneau's Market à l'entrée du Parc provincial Algonquin.

Souvent des employés s'adressent à nous dans notre langue dès qu'ils entendent notre conversation. On le voit notamment avec un marchand d'alcools et de vins à Sault Ste. Marie ou avec la gérante du terrain de camping d'Ignace.

Dans un cas comme dans l'autre, les intervenants se réjouissent de faire valoir leur connaissance du français. Il en faut de peu pour percevoir leur émotion lorsqu'ils ajoutent que nos phrases font revivre la langue d'usage de leur parenté originellement issue du Québec.

Nous croisons un couple de francophones de Saint-Léon au Manitoba, en transit vers le Québec pour leurs vacances. Tout heureux d'échanger en français, élément majeur de leurs objectifs de vacances, il s'adresse à nous comme à des cousins qui font le trajet en sens inverse. On a l'impression de se connaître depuis toujours...

Un premier bémol toutefois. Bien que la majorité de la population maîtrise l'anglais, nous remarquons aussi que l'usage du français est réservé pour des conversations intimes ou amicales entre Ontariens descendants de francophones de l'Est. Au Tim Horton de Kapuskasing, les retrouvailles d'aînés mettant à jour les nouvelles concernant la famille et leur voisinage virent à l'anglais dès que vient le moment de commander leur café. Et cela malgré le fait que l'employé soit bilingue, j'ai l'occasion de le vérifier quand vient mon tour d'être servie. On en déduit que le français peut persister chez les gens âgés dans le privé, mais il se perd dès qu'il arrive sur la place publique.

© 2022. Monique Danis, Tous droits réservés.

Un deuxième bémol. Dans les régions éloignées, comme à Kapuskasing encore une fois, des immigrants unilingues anglais nouvellement installés dans une province majoritairement anglophone se croient exemptés d'apprendre le français puisqu'il est absent de l'espace public.

L'embaucheur, quant à lui, préfère pourvoir un poste vacant que de respecter la culture bilingue de la communauté locale. Dans un commerce faisant office de station-service et de dépanneur, nous sommes témoins malgré nous d'une confiance à un collègue exprimée par le commis de caisse originaire du Moyen-Orient. Il se dit fortement irrité de s'être fait adresser la parole en français, par nous en l'occurrence, alors que l'usage de l'anglais le sert si merveilleusement bien depuis son immigration.

Nous anticipons notre arrivée au Manitoba avec l'excitation de pouvoir se faire entendre dans la langue d'ancêtres communs. Bien que la dénomination de nombreux villages avoisinants Winnipeg témoigne de la présence de fondateurs francophones, il faut attendre d'entrer à Saint-Boniface, pour en jouir davantage. Ce quartier de la grande municipalité de Winnipeg constitue une enclave historique de la présence du français fondateur. Il faut se rappeler de Louis Riel, Métis et francophone par ses grands-parents maternels québécois. Nous visitons sa maison-musée.



L'écrivaine réputée, Gabrielle Roy, évoque dans *Rue Deschambault*, la maison où elle a grandi et dont nous admirons la prestance.



De très nombreux noms de rues nous rassurent sur la persistance du fait français. Du moins, c'est ce que nous croyons. On a beau lire sur les panneaux de signalisation le nom des rues Taché, des Pins, Aulneau, Cathédrale, Des Meurons, Provencher, Saint-Jean-Baptiste, Dumoulin, Notre-Dame ou La Vérendrye, nous sommes estomaqués de constater le français hésitant des serveurs et serveuses de restaurant de même que des guides de milieux historiques.

La langue exigée par leur travail d'été n'est de toute évidence pas celle qu'ils pratiquent à la maison. Elle est apprise à l'école même si dans leurs souvenirs de rencontres familiales, ils comptent quelques arrière-arrière-grands-parents venus du Québec. Ils ne sont d'ailleurs pas toujours sûrs d'en compter dans leur généalogie, mais le déduisent du fait que leur prénom porte parfois une consonance française.

C'est le cas de Beaudry qui ne connaît la provenance de ce choix de prénom autrement que par une fantaisie inexplicquée de sa mère...

Il se peut qu'entre aînés, dans les réunions familiales ou amicales, quelques mots français s'échappent encore, comme en Ontario, mais il ne nous est pas donné de le constater.

Cette immersion dans le quartier de Saint-Boniface que nous ratissons pendant quelques jours nous présente un verdict inquiétant. La langue française agonise.

En Saskatchewan, quelques noms francophones de villages ponctuent encore la carte géographique. Mais

dans les commerces, il est impossible de se faire servir en français. Décidément, il nous semble de plus en plus évident que notre langue n'a pas fait long feu en avançant vers l'Ouest.

Des vestiges, nous n'en voyons pas. Sinon, peut-être un petit village au nord de Saskatoon où les enfants de première année bénéficient d'un enseignement en français dispensé par un québécois qui renoue avec le comportement du missionnaire.

Alors s'installe en nous, une sorte de défaitisme. Nous reconnaissons avoir perdu la bataille du bilinguisme.

Puis arrive l'Alberta. Nous connaissons des gens nés au Québec. Jamais, ne croyons-nous, nous ne serons privés de conversations françaises. Nous avons en partie raison.

En privé avec chacun d'eux, le français s'installe naturellement. Mais la tradition s'arrête là. Leur conjointe et conjoint sont albertains d'origine. L'anglais est leur langue et leur intégration dans la conversation en cours entraîne une mutation vers l'anglais. Pas besoin d'insister sur le fait que leurs propres enfants, nés ou élevés dans l'Ouest, font partie de la population unilingue anglophone. La loi du plus fort opère, le français disparaît.

Au-delà de la francophonie en sérieux déclin, nous observons, à cause de la trame politique albertaine fortement imprégnée d'isolationnisme, une répulsion pour la langue française.

La posture physique se raidit souvent à entendre *Bonjour* en réponse à *Good Morning*.

La traduction française des informations imprimées sur les boîtes de *Corn Flakes*, perçue comme de l'intrusion, en horripile plus d'un.

Il y a du désir de séparation dans l'air, et cette fois, pas de la part des Québécois, mais de la part d'Albertains.

La langue française a rendu l'âme en Alberta.

*

En conclusion

La traversée d'un mois du pays vers l'Ouest, en excluant la Colombie-Britannique, a révélé une décroissance progressive du fait français, et ce, jusqu'à son extinction.

Cet état de fait alerte sur ce que peut devenir notre langue au Québec, si des mesures énergiques ne sont pas prises pour la protéger.

Il nous a été donné d'observer que plus les francophones sont minoritaires, moins ils sont respectés dans leur culture et ceux-ci ne se croient pas légitimés d'exercer leurs droits linguistiques. Ils épousent la langue de l'Autre.

La tentation d'un Québec souverain se renforce indéniablement comme l'ultime solution à notre préservation identitaire.